

L'ÉPHÉMÈRE OBSERVÉ (Notes pour une introduction critique à l'étude de la précarité domestique)

Michel AGIER*

“ O preto no se casa, junta-se ”¹

Une façon de contribuer à former notre vigilance scientifique à l'égard de recherches ayant les espaces domestiques comme “ terrain ” ou comme “ objet ” consiste à analyser les modalités (des “ trucs ” et biais jusqu'aux paradigmes) de l'observation, de la description et de l'interprétation de ces espaces, c'est-à-dire à s'intéresser tout autant aux préliminaires, prénotions et procédures des discussions théoriques qu'à leur contenu en soi². En effet, l'anthropologie (l'ethnologie, la sociologie,...) est d'abord une science de l'observation et simultanément de la description, celles-ci servant d'arguments apparents aux interprétations (Passeron, 1991). Or, qu'observe-t-on quand on va dans les maisons ? On observe d'abord de l'**éphémère**. C'est ce que révèlent avec insistance les milieux sociaux de la pauvreté urbaine au Brésil. Non seulement les groupes domestiques sont, en général, les réalités les moins fixées parmi toutes celles de l'univers familial - ce qui ouvre déjà, en soi, un vaste champ d'indéfinition - mais, en outre, les milieux pauvres sont précisément caractérisés par l'instabilité - professionnelle, économique, matrimoniale, résidentielle, etc. Les cycles familiaux simples supposent déjà qu'une même personne vive, généralement, dans au moins deux groupes domestiques successifs (celui de sa première

* . Orstom

1. “ Les Noirs ne se marient pas, ils s'unissent ” (proverbe brésilien, cité par BASTIDE, 1970, p. 79).

2. Cf. BOURDIEU, CHAMBOREDON, PASSERON, 1973. Cela concerne, par exemple, les discussions, déjà anciennes en anthropologie urbaine, sur l'anomie sociale et l'individualisation du mode de vie urbain (toujours contestées ou réaffirmées, selon les cas, preuves empiriques à l'appui !), ou sur le matriarcat des milieux pauvres, dont il sera un peu question ici.

socialisation et celui de sa reproduction). Mais ce chiffre augmente très vite dans une série de situations domestiques complexes, fréquentes au Brésil, comme par exemple (dans un ordre croissant de “ complexité ”) : l'incorporation des grands-parents dans le groupe domestique d'un des enfants (avec changement de statut) ; rupture matrimoniale avec transformation d'un groupe (de patri- à matriarcal) et, éventuellement, formation d'un autre groupe domestique (début d'un nouveau cycle “ simple ”) ; simultanéité de deux ou trois ménages (inégalement) entretenus ou fréquentés par le même homme (polygamie de fait) ; et surtout circulation des personnes (et pas seulement des enfants), qui se trouvent en situation de dépendance économique provisoire ou chronique, d'un groupe domestique à un autre avec changement de position dans le groupe (de chef précaire à dépendant, par exemple). Quand on prend ainsi l'habitude de ne plus retrouver la même composition des maisonnées, à quelques mois de distance, dans les mêmes maisons ou paillotes urbaines, il faut bien admettre que c'est cette précarité elle-même qu'on doit essayer de construire comme objet (de réflexion et, éventuellement, d'enquête). Et on constate alors qu'elle fait l'objet de diverses interprétations et “ sur-interprétations ” (selon la notion d'Olivier de Sardan, 1993).

On voudrait amorcer ici une réflexion méthodologique critique sur l'observation, la description et l'interprétation de la précarité domestique, en relevant notamment les excès interprétatifs, anciens et actuels, qui concernent, en particulier, la question de la chefferie féminine des maisonnées parmi les populations afro-américaines.

En partant d'observations réalisées, principalement entre 1988 et 1990, dans le quartier *Liberdade* de Salvador (Bahia, Brésil), et de descriptions présentées dans des textes antérieurs (Agier, 1989, 1992), je me propose, à titre d'ébauche, d'aborder cette étude selon la progression suivante :

1) Le premier contexte relationnel, défini par la théorie locale des relations familiales et domestiques ;

2) Le deuxième contexte relationnel, défini par un ensemble (monographique) d'espaces familiaux et domestiques observés ;

3) La description de la précarité domestique dans le cadre d'un espace familial donné, avec mise en évidence du rôle des femmes chefs de ménages précaires dans un contexte non homogène (cf. 2) (présence, autour, de groupes domestiques stables et d'hommes chefs de ménage) ;

4) Analyse restreinte à cette étude de cas ;

5) Possibilités et excès d'interprétation.

LE CONTEXTE RELATIONNEL :

LA THÉORIE LOCALE DES RELATIONS FAMILIALES ET DOMESTIQUES

Une famille est dite *équilibrée*, dans la terminologie populaire³, lorsqu'elle est tout à la fois dirigée par un homme et stable sur les plans social et matrimonial. Quels que soient les classes et milieux sociaux étudiés, on a toujours affaire à un système **bilatéral à accentuation patrilinéaire** : le nom et le statut familial se transmettent dans les lignes masculines, pour autant que l'homme sache "lutter" économiquement et socialement pour tenir son rôle de pourvoyeur (c'est la figure sociale consensuelle du *pai provedor*). De plus, l'incorporation d'enfants de *criação*⁴, dans la maison et en marge de la famille nucléaire, l'accueil temporaire ou durable de parents - que l'on dit *agregados* - et, plus encore, la co-résidence de plusieurs segments d'un même groupe de filiation (telle que la pratiquaient systématiquement les anciens groupes de statuts intermédiaires et supérieurs bahianais), sont les modes

³. Je fais allusion aux termes relevés, d'une manière répétée et dans tout le spectre social de la population enquêtée, dans le quartier *Liberdade* de Salvador de Bahia.

⁴. Prendre un enfant comme *filho de criação* consiste à le prendre matériellement en charge et à l'élever, lorsque ses géniteurs sont décédés ou n'ont pas les moyens financiers de l'élever. La *criação* ("élevage" littéralement) est très répandue et distincte de l'adoption officialisée (celle-ci est très rare). L'enfant "élevé" a, dans sa maisonnée d'accueil, un statut nettement inférieur aux fils de la famille. En outre, il garde son nom d'origine.

familiaux de formation d'un statut social construit autour du prestige et de la surface sociale de l'homme.

Ce poids symbolique du rôle masculin - associé à une importante tendance à l'uxorilocalité (en particulier des jeunes familles, en phase de constitution, pour ne pas créer de compétition entre chefs de ménage masculins dans une même résidence) et à la socialisation des jeunes filles comme protectrices et organisatrices du foyer - est au principe d'une forte **matrifocalité** de la vie domestique. Ces principes, et les expériences qui vont avec, légitiment les femmes à prendre un contrôle (apparemment total - c'est le statut de **femme chef de ménage**) sur leur groupe domestique, lorsque les hommes échouent dans la réalisation de leur rôle social. L'échec social déshonore et marginalise les hommes sans réussite⁵. Ces derniers sont alors qualifiés d'"incapables", d'"anormaux", ou de "malades" par leurs anciennes compagnes ou épouses et par l'entourage de celles-ci⁶. En assumant alors (et alors seulement !) la chefferie des maisonnées, les femmes gèrent les **effets résiduels du machisme** de l'idéologie familiale nationale⁷. La chefferie féminine des maisonnées est ainsi structurellement associée à la pauvreté économique, ce qui ne facilite pas le maintien de groupes domestiques eux-mêmes constitués sur un mode éphémère et dotés d'une structure et d'une fonctionnalité "partielles" (Azevedo, 1966).

Une dernière dimension, plus englobante, doit donc être rapidement mentionnée. Elle permet de comprendre la survie de groupes qui n'assument pas toutes les fonctions familiales. C'est la dimension des micro-pouvoirs locaux constitués sur des bases familiales. Les familles les plus pauvres ne parviennent à se stabiliser (dans la pauvreté) que

5. On décrit ailleurs le parallèle entre les trajectoires économiques et matrimoniales des hommes de ce quartier (AGIER, 1992, pp. 422-423).

6. Dans les milieux populaires urbains, la rumeur et les ragots (la *fofoca*) sont des modes de résistance ou de revanche féminines contre le machisme dominant (voir FONSECA, 1984).

7. Cf. AGIER, 1989, voir aussi ABREU, 1982 et MATTOSO, 1988. Résiduels sur le plan des causalités, mais pas sur le plan quantitatif : on compte autour de 23% de chefs de ménages féminins à Bahia depuis 1950 !

par leur insertion dans des systèmes de dépendance plus amples, qui utilisent les cadres, les codes ou le langage des rapports familiaux. La protection des maisons pauvres est un des enjeux des relations familiales, du *compadrio* (compéragé) ou encore des liens dits de "considération"⁸. Cela leur permet de parer aux urgences du quotidien et, en même temps, ce mode de protection institue et reproduit le pouvoir des familles dominantes. L'emprise sociale d'une personne peut se mesurer à la quantité de compensations qu'elle distribue⁹. Les formes modernes et urbaines de ces compensations (dont le principe est ancien et régulateur de la société hiérarchique brésilienne) sont : l'attribution d'un emploi ou la rétribution (en monnaie ou en nature) de services ponctuels, des appuis dans la recherche d'emploi, des aides à l'entretien des maisons, des prêts d'argent, dons de nourriture, ou encore la prise en charge d'enfants de *criação*, etc.

Bilatéralité des références familiales avec accentuation patrilinéaire ; surface sociale des hommes chefs de famille et réseaux familiaux et familialistes de pouvoir ; stigmatisation des hommes sans réussite et gestion de leurs échecs par les femmes : ces données montrent comment la vie domestique produit du sens et des statuts **sociaux**. Sens et statuts définis en termes relationnels, dans la mesure où la vie domestique n'est jamais solitaire, même pour les plus démunis, mais d'emblée insérée dans un jeu de rapports entre diverses **classes de familles** localement constituées et hiérarchisées : en haut les familles de la place, au milieu les familles équilibrées des ruelles et impasses, en bas les familles nécessiteuses des ruelles. L'observateur peut ensuite construire et retrouver différents **types d'arrangements domestiques** (familles

⁸. Le langage populaire utilise l'expression "*de consideração*" pour assimiler une relation privilégiée à un équivalent dans l'ordre des relations institutionnalisées : un ami cher sera ainsi un frère "de considération", un protecteur sera un parrain "de considération", etc. On voit que le système offre diverses solutions dans l'ordre familial - éventuellement métaphorique lorsque les relations généalogiques font défaut dans l'environnement urbain immédiat.

⁹. Le clientélisme politique, formé sur les lieux de travail ou dans les quartiers, ne fait que prolonger cette lecture familiale et privée (exprimée en termes relationnels, affectifs et moraux) des relations sociales urbaines.

étendues, familles élémentaires simples et élargies, familles partielles). C'est dans cet ensemble de classements et de relations que l'on peut alors aborder et interpréter la précarité observée, sa signification et son fonctionnement¹⁰.

LE CONTEXTE RELATIONNEL :

LES ESPACES FAMILIAUX ET DOMESTIQUES OBSERVÉS

Je reviens à un cadre monographique déjà présenté dans un autre texte, l'*avenida* So Caetano (Agier, 1989, pp. 86-88).

L'*avenida* So Caetano est composée de deux impasses donnant sur la rue principale du quartier et qui se rejoignent à environ trente mètres de la rue, formant ainsi une venelle en forme de U. C'est un couloir piéton de terre et ciment, étroit (un à deux mètres de largeur) et long d'environ soixante mètres en tout.

Une centaine d'habitants vivent là, répartis en dix-huit familles. Quatorze d'entre elles habitent dans des maisons de plain pied. Parmi celles-ci, six sont construites entièrement ou partiellement en pisé. Les toits sont en tuile, sans plafond. Qu'elles soient faites de terre ou de briques, toutes les maisons se composent de deux pièces. Une première fait fonction d'entrée, cuisine, salle à manger et de repos ; derrière se trouve la chambre. Parfois on a délimité un recoin, fermé par un mur ou des rideaux, pour isoler un W.C., une douche, ou un coin cuisine. L'ensemble de ces deux pièces ne dépassent pas 20 m².

Trois maisons se distinguent de ce modèle d'habitat par une plus grande surface au sol et un étage : une est habitée par deux ménages distincts, les deux autres sont occupées chacune par un seul groupe domestique. Ces dernières sont les deux maisonnées les plus aisées de l'*avenida*. Dans l'une d'elle se trouve la famille (très équilibrée - voir supra) d'un docker noir (CM + conjointe + 6 enfants du couple ayant

¹⁰. Pour une présentation détaillée des classes et types de famille à *Liberdade*, et de leurs interrelations, voir AGIER, 1992, pp. 415-425.

entre 16 et 27 ans) que les voisins désignent par le terme *cabeceira* (le chef de file) de la ruelle.

Onze maisonnées ont pour chef un homme, bien que cette responsabilité masculine soit mal établie dans trois maisons (cas de frères et sœurs sans conjoints, d'inactivité économique ou de débilité légère de l'homme). Les femmes sont chefs de ménage, sans " contestation " (sans conjoint), dans sept maisons (soit un taux proche de la moitié, c'est-à-dire bien supérieur à la moyenne bahianaise de 23%).

Les emplois des femmes chefs de ménage sont : une vendeuse de beignets salés et de coco confit préparés à la maison, une vendeuse de repas préparés à la maison, une femme de ménage, trois lavandières, et une femme sans emploi. Le revenu monétaire total dans ces maisons de femmes va de rien (un cas) à environ deux salaires minimum¹¹.

Les emplois des hommes chefs de ménage se répartissent de la manière suivante : il y a cinq salariés (deux gardiens, un emballeur de marchandises de grand magasin, un marin, un docker), deux retraités (un ancien docker et un ancien fonctionnaire employé de bureau), trois commerçants autonomes (un ambulancier, un marchand avec échoppe, un marchand forain) et un électricien du bâtiment au chômage. Deux de ces hommes sont célibataires, les neuf autres ont une conjointe, qui travaille dans la plupart des cas (couturières, employées de maison, cuisinière). Les revenus familiaux de ces maisons-ci vont de 1,5 à 9 salaires minimum.

Près de la moitié des maisons a de la parenté dans l'*avenida* elle-même, un quart a des parents dans le reste du quartier, et plus de la

11. Le " *salario minimo* " fonctionne plus comme une unité de référence que comme un seuil réel de revenus. En outre, sa valeur fluctue sensiblement en fonction des aléas de l'inflation et de la dévaluation, pratiquement constantes. Ce faisant, le salaire minimum équivaut à plus ou moins 300 FF. On considère en général qu'il faut au moins **2,5 salaires minimum** à une famille de quatre personnes (deux adultes, deux enfants) pour se nourrir, et au moins **cinq salaires minimum** pour couvrir ses dépenses de base (alimentation, habitation, habillement, transport, éducation, santé).

moitié des parrains et marraines des enfants de la ruelle habitent dans l'environnement familial et quotidien du quartier ou de l'*avenida* elle-même.

Il n'y a aucun Blanc dans la ruelle, seulement des Noirs et des mulâtres, peu métissés dans l'ensemble - mais on ne dispose pas, sur ce cas, d'auto-identifications raciales systématiques.

RÉCITS ET OBSERVATIONS : ESPACE FAMILIAL, PRÉCARITÉ DOMESTIQUE ET SURVIE INDIVIDUELLE

On arrive maintenant à la description de deux maisons de femmes situées dans cette *avenida* (voir Agier, 1989, pp. 90-93).

C'est en 1951, à l'âge de 35 ans, que Dona Hilda est arrivée à Salvador, avec six enfants. Elle venait d'une région située à environ 80 km de Salvador, où elle avait vécu pendant seize ans avec un travailleur de plantation de canne à sucre. "Ça n'allait pas, explique-t-elle, on avait faim sans arrêt, il me battait, et puis il a déniché une autre femme". A Salvador, elle a habité pendant trois ans chez une soeur, dont le mari était menuisier. Ils habitaient dans le quartier *Liberdade*, tout près de la maison où Hilda habite aujourd'hui. Trois ans après son arrivée, elle a rencontré un homme dont elle a été enceinte. Elle a avorté. Mais cet homme lui a trouvé la maison où elle habite actuellement, vers le fond de l'*avenida* So Caetano. L'année suivante, elle a eu un enfant d'un autre homme avec qui elle n'a jamais vécu. Ce fils, Paulo, est aujourd'hui âgé de 33 ans et il est balayeur. La soeur de Dona Hilda et le mari de sa soeur ont été la marraine et le parrain de Paulo. Ils ont aidé Hilda à arranger sa maison et nourrir sa famille, et ont payé les dépenses scolaires de ses enfants plus âgés. Durant la plus grande partie de sa vie, Dona Hilda a été lavandière. En outre, elle s'est occupée pendant quinze ans des enfants (deux filles et un fils) de son fils aîné après la mort de celui-ci (assassiné).

Elle vit dans une maison en pisé, de 15 m² environ. Il y a une première pièce, de trois mètres sur deux, aux fonctions multiples : recevoir, cuisiner, ranger, manger, se reposer. Son espace est saturé par quelques meubles, vieux et en mauvais état. Depuis peu de temps, il y a un robinet d'arrivée d'eau raccordé aux canalisations municipales. Avant, Hilda prenait l'eau chez sa fille, Creusa, qui est sa voisine, habitante de la maison mitoyenne (voir ci-dessous). La pièce du fond est la chambre, où elle dort avec son petit-fils qu'elle élève (le fils de Paulo). Paulo, dit-elle, est incapable de trouver " une femme qui fasse l'affaire, une vraie maîtresse de maison ", qui puisse s'occuper de l'enfant, dont la mère est séparée de Paulo et vit avec un autre homme et quatre autres enfants. Paulo vient souvent chez sa mère rendre visite à son fils, âgé de sept ans ; il prend fréquemment ses repas là, et laisse un peu d'argent à Dona Hilda pour s'occuper de son fils. Mais il dort dans une autre maison, à quelques mètres de là (dans la rue adjacente à l'*avenida*), chez un autre fils de Hilda. Celui-ci a été receveur d'autobus, puis manoeuvre dans le bâtiment. Il est maintenant pensionné à la suite d'un accident. Et il tient un guichet de pari du *jogo do bicho* (jeu de hasard officiellement interdit mais très répandu dans les milieux populaires). C'est dans cette maison-ci qu'on lave le linge (contre salaire) de la maison d'une autre fille de Dona Hilda, laquelle, mariée à un commerçant (il tient une échoppe de vente de noix de coco), habite une autre *avenida*, à une centaine de mètres de chez Dona Hilda. N'ayant plus la force, à 72 ans, de laver du linge " pour les autres ", Dona Hilda prépare et vend chez elle, dans l'*avenida*, des beignets salés et du coco confit. Cela lui rapporte juste " ce qu'il faut pour payer la lumière ". C'est son seul revenu monétaire. Régulièrement (presque chaque jour), elle reçoit à manger de deux maisons : celle de sa fille Creusa, voisine d'*avenida*, et celle de son autre fille, épouse du commerçant.

Outre ses quatre enfants vivant dans trois maisons qui l'entourent (une mitoyenne dans l'*avenida*, deux dans le voisinage immédiat), Hilda a encore un cinquième enfant, le plus âgé des fils actuellement en vie.

Scolarisé, grâce à l'aide du mari de la soeur de Hilda (les parrains de Paulo), jusqu'à la fin du primaire (5ème série), il est actuellement salarié d'une association sportive et de loisirs. Il a six enfants : quatre qu'il a eu de la femme avec qui il vit actuellement (ils ont fait le mariage civil il y a trois ans), et deux autres qui viennent " de la rue " (d'autres femmes). Le fils de Paulo a pour parrain le frère de l'épouse de ce fils aîné de Hilda. A la différence de Paulo et de Dona Hilda, comme de Creusa, dont le trait commun, selon les termes de Hilda, est de n'avoir " pas eu de chance ", son fils aîné s'en est bien sorti : il est propriétaire d'une maison dans un autre quartier de Salvador, très ancienne " invasion " depuis longtemps stabilisée en quartier ; il travaille dans l'administration de l'association qui l'emploie, où il est très apprécié et occupé. Outre que Hilda bénéficie d'une couverture sociale de ce fils, elle dit qu'" il s'occupe de tout " : il répare régulièrement la maison de sa mère (le toit demande beaucoup de soins), il lui apporte de l'argent de secours, et il s'occupe pour elle de la procédure complexe de légalisation de la propriété de la maison où elle habite depuis 35 ans. A la suite d'une maladie, elle est allée passer deux semaines chez lui. Pendant ce temps, Paulo est resté avec son fils dans la maison de Hilda.

La fille de Dona Hilda, Creusa, âgée de 43 ans, est sa voisine immédiate dans l'*avenida*. Elle est séparée depuis dix ans de son mari avec qui elle avait vécu douze ans. Ils s'étaient mariés officiellement, devant le juge et à l'église. Il était venu habiter chez elle. Il était peintre en bâtiment. Ils ont eu cinq enfants. Elle explique leur séparation en disant qu'il la " maltraitait " et " gaspillait l'argent ". Les cinq enfants sont restés avec elle. Ils ont maintenant entre 14 et 20 ans. Quatre ans après cette séparation, elle a été enceinte d'un autre homme avec qui elle n'a jamais vécu : elle " savait que ça ne marcherait pas ". L'enfant né de cette union est avec elle. Elle est lavandière et a comme clients deux familles du quartier. Elle atteint de cette façon à peu près un demi-salaire minimum de revenu mensuel. Elle a deux filles, de 16 et 17 ans, qui travaillent comme employées de maison dans d'autres quartiers.

Emplois instables : le jour où l'on fait le relevé des emplois dans la maisonnée, l'une de ses filles travaille dans la même maison depuis trois mois, l'autre a commencé la veille dans une nouvelle maison. Un de ses fils est peintre d'automobile, il a travaillé " depuis qu'il est enfant " dans un atelier de carrosserie automobile du quartier, il vient de quitter cet emploi et est maintenant " *biscateiro* " (à la recherche de services à son compte). Un autre fils, 19 ans, est vendeur dans l'échoppe de son parrain, lequel est le commerçant de coco, mari de l'autre fille de Hilda. Outre qu'il fournit régulièrement de la nourriture à Dona Hilda, cet " oncle " en donne aussi de temps en temps à Creusa. Lorsqu'elle a besoin d'argent, Creusa en emprunte régulièrement à deux personnes : à son frère, le pensionné de la rue adjacente à l'*avenida* (c'est le parrain du dernier enfant de Creusa et sa fille en est la marraine), et à son autre frère, l'aîné des fils de Hilda. Elle n'a jamais la possibilité de rendre l'argent emprunté à ses frères.

Par le parrainage de ses enfants, Creusa renforce des liens de parenté et institutionnalise des relations de voisinage : il y a, parmi les parrains de ses enfants, un de ses frères et le mari d'une de ses soeurs, et parmi ses commères, l'épouse d'un frère (décédé) et la fille d'un autre frère. Mais il y a aussi des voisins de l'*avenida* : une de ses filles a pour parrain l'homme de la famille la plus aisée, le docker " chef " de l'*avenida* mentionné plus haut ; et un de ses fils a pour parrain un autre voisin d'*avenida*, employé d'une entreprise de transport urbain. Enfin, Creusa a de bonnes relations avec la communauté catholique du quartier, qui lui apporte de l'aide de temps en temps (pain, vêtement).

Tous les individus présentés ici sont noirs et mulâtres. Hilda est une vieille mulâtresse à la peau grise, sa fille Creusa est noire légèrement métissée (de même que ses filles), Paulo et son fils sont noirs sans apparence (ou très peu) de métissage.

ANALYSE :

ÉLÉMENTS POUR UNE APPROCHE STRUCTURALE ET LONGITUDINALE

Si l'on ne considérait que les revenus mensuels bruts de ces deux maisonnées, ils seraient, dans un cas d'un quart de salaire minimum pour deux personnes, et dans l'autre de deux salaires minimum environ pour sept personnes. Cela ne permettrait pas à ces maisonnées d'exister. Leur "survie" est en fait rendue possible par l'action quotidienne d'un réseau familial qui dépasse les limites de ces maisons. Ce réseau nous renvoie aux deux contextes relationnels présentés ci-dessus : celui (immédiat et empirique) du voisinage de l'*avenida*, et celui (plus global et renvoyant à une théorie locale de la famille) des relations entre classes de familles perceptibles dans l'espace empiriquement moins "clos" du quartier.

Dans le temps, on peut distinguer deux cadres de référence. Il y a, dans les années 1950, l'aide que Hilda reçoit de la famille nucléaire de sa soeur : logement, nourriture, aide à la scolarité de ses enfants. La référence est une relation de *sibling* et celle-ci est renforcée par le parrainage de l'enfant qui naît à ce moment-là, engageant à la fois la parente et l'allié. A ce cadre, se substitue progressivement celui de l'ensemble de la descendance de Hilda, dont les membres aident tous, d'une manière ou d'une autre, leur mère, et dont certains s'aident entre eux. Les liens de consanguinité sont alors valorisés par un réseau complexe de parrainage, qui honore et oblige les membres les moins pauvres de la famille.

C'est le plus âgé des fils de Dona Hilda qui occupe ici la position de chef de famille, tout en étant le seul à avoir installé avec le reste de la famille une distance physique relativement importante (il réside dans un autre quartier, non contigu). La famille désignée ici est l'ensemble des descendants de Hilda, répartis (sauf un, Paulo, en situation provisoire ? - de dépendance vis-à-vis de la maison de sa mère et d'un demi-frère) dans leurs propres maisonnées. On en compte actuellement

cinq, les deux dirigées par des femmes - Hilda et Creusa - étant les plus pauvres, instables et plus ou moins dépendantes des trois autres.

Au total, on a mentionné sept groupes domestiques dans la description faite ci-dessus, sans comptabiliser les transformations du groupe domestique dirigé par Hilda, groupe qui se trouve sur le point de disparaître au moment des enquêtes. On peut prévoir que Hilda va terminer ses jours dans la maison de son fils aîné, pendant que son dernier co-résident (son petit-fils de sept ans) se retrouvera enfant de *criação* probablement dans la maison de son oncle (pensionné de la société d'autobus) chez qui son père est actuellement abrité.

Le père des quatre premiers fils et filles de Hilda est physiquement absent depuis au moins 37 ans, et celui du cinquième (Paulo) a toujours été socialement inexistant. L'évidence dirait que le lien principal vient d'une filiation à la mère. Et c'est précisément ce lien qui est perçu et valorisé par les sujets dans l'expression des sentiments familiaux, ce qui n'empêche pas les uns et les autres de développer des stratégies de parrainage et d'échange (même, éventuellement, marchand) avec les groupes à chefferie masculine. En outre, le sentiment d'exclusion de celui (Paulo) qui, étant né d'une relation de la mère avec un autre homme, dit venir " de dehors ", être " de la contrebande ", et qui, en compensation, établit une relation de parrainage du côté de son demi-frère chef de famille, laisse penser que le groupe de *sibling* proprement dit - frères et sœurs en filiation bilatérale - est le lieu de relations privilégiées. Enfin, l'état de dépendance de Hilda, pratiquement chronique depuis son arrivée à Salvador, renvoie la référence de l'autorité et des fonctions familiales aux différents hommes présents dans l'espace familial (frère aîné, " oncle ", parrain, etc.).

INTERPRÉTATIONS :

ÉBAUCHE D'UN INVENTAIRE CRITIQUE

L'analyse proposée ici privilégie trois contextes relationnels¹² permettant de penser les situations éphémères observées : les contextes **historique** (analyse longitudinale), **monographique** (analyse structurale) et **théorique** (système global des règles et prescriptions familiales locales).

C'est ce monde relationnel qui forme une espèce de "richesse des pauvres" ou, pour le moins, qui permet de comprendre la possibilité d'une "survie" de certains individus, voire de maisonnées entières. Les enquêtes de budget-ménage qui ne parviendraient pas à prendre en compte cette dimension relationnelle se condamnent à des non-sens. C'est le cas, par exemple, avec les relevés de revenus monétaires qui, détaillant l'analyse formelle, divisent le salaire minimum brésilien par deux ou quatre (sic ! voir note 11) pour construire sur le papier divers niveaux statistiques d'une survie économiquement impossible : les niveaux de "pauvreté", "misère" et "indigence" (Silva, 1988). On arrive ainsi à la conclusion que le niveau de 1/4 de salaire minimum de revenu familial *per capita* est celui qui délimite la population "misérable", sans voir 1^o/ la contradiction (ou l'insignifiance) qu'il y a à créer une catégorie statistique matériellement impossible tout en constatant son importance numérique (environ 15% des "familles", soit près de 25 millions de personnes pour tout le Brésil en 1985, vivraient avec un revenu *per capita* inférieur à un quart de salaire minimum) (Silva, 1988, p. 74), 2^o/ que le nombre de groupes domestiques qui ne pourraient simplement pas exister avec ses seuls revenus monétaires déclarés est bien plus important que cette seule catégorie de familles "misérables" (plus du double si l'on intègre la catégorie "pauvres" du même comptage), et 3^o/ que si tous ces groupes et individus existent malgré tout, c'est que ces calculs sont erronés et qu'il faut chercher,

¹². On entend là les cadres qui donnent sens aux relations observées.

ailleurs que dans les déclarations de revenu, où et comment ils inventent leurs solutions quotidiennes.

Même sans passer par toute la restitution des classifications familiales locales (comme on essaie de le faire pour le quartier *Liberdade*, Agier, 1992, p. 415), il est encore possible de produire une analyse relationnelle qui permette de rompre avec les excès culturalistes (voir ci-dessous) ou les aberrations statistiques. C'est ce que fait très bien William Norris (1988), dans l'étude du quartier sur pilotis des *Alagados* à Bahia où, tout en partant de sa propre classification en fonction d'un revenu considéré comme seuil de pauvreté¹³, il réussit cependant à recenser les différentes formes, directions et poids des échanges qui se déroulent dans les cercles relationnels immédiats des groupes domestiques, de part et d'autre de cette ligne et en notant les éventuels " passages ". Cela permet au moins d'intégrer, par exemple, la question du " clientélisme " en milieu urbain sous ses aspects les plus concrets et efficaces (économiques, domestiques, politiques).

Si, au formalisme des comptages, on oppose l'analyse relationnelle, l'observation approfondie et la description exhaustive, on n'est pas pour autant quitte des critiques, sans même parler du problème de la quantification.

La description est l'argument central de l'anthropologie, témoignant de l'observation " totale " et rigoureuse faite dans des conditions de proximité et de familiarité avec l'objet, inégalées par les autres approches. Mais il convient de relativiser sans cesse cet exercice, d'une part en admettant son inachèvement pratiquement consubstantiel, d'autre part en recherchant, dans l'ensemble de la démarche d'enquête, dans quelles conditions il peut être un argument ou une preuve (Passeron, 1991, p. 361).

Le débat entre deux chercheurs américains, au début des années 1940, partant du constat de la précarité domestique à Bahia, est

¹³. On sait que cela facilite l'enquête quantitative tout en perdant une bonne part du sens des échanges.

représentatif des excès interprétatifs de la sociologie et de l'anthropologie, sur lesquels je voudrais attirer l'attention ici. Et ce ne sont pas tant mes seules descriptions des groupes domestiques, mais bien leur analyse dans les cadres relationnels mentionnés ci-dessus, qui me permettront de comprendre leurs " sur-interprétations ".

Successivement, le sociologue noir américain Franklin Frazier et l'ethnologue blanc et africaniste Melville Herskovits passèrent (le premier en 1939-1940, le second en 1941-1942) quelques mois à Bahia et s'intéressèrent aux pratiques familiales des Afro-Bahianais. Cela donna une polémique fameuse dans le domaine des études de la famille afro-américaine, qui a tourné autour d'un thème culturaliste important à cette époque : la perte ou la permanence des africanismes dans le Nouveau Monde. L'argument empirique en était précisément la précarité domestique de la population afro-bahianaise.

1. *L'article de Frazier et ses assertions raciales (1942)*

Le premier, Frazier, produisit une série importante d'assertions que ses quelques descriptions sommaires (cinq brefs itinéraires familiaux décrits dans l'article sur un total de quarante personnes interviewées) n'étaient pas vraiment. Frazier a surtout étudié la question noire et familiale aux USA et il vient au Brésil dans une approche comparative¹⁴. D'abord, il reprend la thèse alors naissante (G. Freire, D. Pearson) de l'absence de préjugé racial façon U. S. au Brésil et même d'absence de véritables distinctions sociales raciales¹⁵. Le mélange racial est tel, dans son échantillon, qu'il se perd à tenter des classements raciaux en rien émiques (évoquant de rares " purs sangs " et d'innombrables " sangs mélangés ") et se demande s'il peut vraiment parler de " famille noire " (ce qu'il fait quand même). Mais surtout ce mélange racial et la mobilité sociale sans préjugé qu'il croit voir sont, explique-t-il, les causes

¹⁴. Il a publié la même année *The Negro Family in the United States* (Chicago, 1939).

¹⁵. Thème sur lequel il publiera un autre article, très superficiel sur le plan des données empiriques, à la suite du même séjour (FRAZIER, 1944).

évidentes de la perte des “ traditions africaines ” (1942, p. 470). Divers “ exemples ” illustrent son propos dont l'axe est “ l'absence de contrôles institutionnels ” (ni africain ni brésilien, autrement dit, c'est l'état d'anomie) et la tendance à “ l'organisation naturelle ”, qu'il perçoit particulièrement dans les familles les plus pauvres. Les divers arguments empiriques présentés à l'appui sont tous ambigus¹⁶. Bien qu'il voit le *candomblé* comme une “ véritable institution africaine ”, celle-ci, séparée comme pratique folklorique, n'a pas pu fournir, selon lui, de modèles généraux pour les relations familiales des Noirs. Les seules formes institutionnelles que Frazier voit venir parmi les Noirs et quasi-Noirs (“ the black and near-black population ”, p. 478) sont celles de “ la culture brésilienne ou portugaise assimilée ” (p. 478).

2. La critique et les assertions culturalistes de Herskovits (1943)

Ce qu'Herskovits oppose à Frazier, c'est une connaissance plus affinée des origines africaines, mais aussi des engagements idéologiques différents. Anthropologue déjà reconnu, Herskovits est l'auteur de diverses recherches africanistes (dans l'ex-Dahomey en particulier) et du rapport *Myth of the Negro Past* qui paraît en 1941, au moment même où il vient au Brésil¹⁷. Dans cet ouvrage, Herskovits critique déjà vivement les thèses de Frazier sur l'absence d'héritage africain aux USA.

¹⁶. Par exemple le fait de considérer ce qu'il prend pour de l'“ adoption ” (en fait, il semble bien qu'il s'agisse de la très répandue *criação* signalée plus haut) comme un acte “ naturel ” (l'amour des femmes pour les enfants). Frazier ajoute quand même (premier fait non naturel) que ces femmes considèrent les enfants “ comme un don de Dieu ” (p. 477). Mais il ne voit pas un autre élément important, que mes enquêtes m'ont révélé et qui me semble durable parce que structurel, à savoir que si ce sont bien les femmes qui organisent la circulation des enfants, l'intégration effective d'enfants de *criação* se fait en règle générale dans des groupes domestiques dirigés par des hommes et dont le niveau socio-économique est, au moins légèrement (voire beaucoup) supérieur à celui des maisonnées où on n'en accueille pas (c'est également le cas des parrains). Ayant interviewé principalement des femmes (avec le préjugé, répandu au Brésil, qu'elles en savent bien plus que les hommes sur la famille), Frazier n'a pas vu non plus que l'énoncé du nombre d'enfants de *criação* est une des marques du prestige social masculin, informant littéralement sur la surface sociale des hommes chefs de famille.

¹⁷. Traduction française en 1966 : *L'héritage du Noir*, Présence Africaine.

Spécialiste des études de l'acculturation, Herskovits s'est surtout intéressé à un registre de cette acculturation : celui des "réinterprétations" africaines dans le Nouveau Monde (et beaucoup moins aux impositions de la société d'accueil). L'ouvrage *Myth of the Negro Past* est un livre très "engagé" contre le racisme blanc américain et contre l'auto-dépréciation des Noirs que, selon Herskovits, Frazier incarne exemplairement (1966, p. 56).

Les deux chercheurs ont ainsi transféré à Bahia leur débat des (non) survivances contre les réinterprétations, au détriment d'une analyse plus dépouillée de la précarité domestique des familles noires et pauvres bahianaises. Là où l'un (Frazier) voit encore l'anomie et l'absence de références africaines, l'autre va chercher, d'une façon tout aussi partisane, ce qu'il appelle les "africanismes". Il est très symptomatique que Herskovits parle de "famille afro-bahianaise" là où Frazier parle de "famille noire".

Voulant argumenter point par point contre la thèse de l'anomie et affirmer la présence d'africanismes (sous une forme transformée), Herskovits semble (aujourd'hui) un peu trop caricatural. Par exemple, il considère les relations extra-conjugales des hommes, non comme une forme de désintégration morale ou familiale (Frazier) mais comme une adaptation du principe polyginique. Son argument empirique est alors une longue description de la polyginie en pays yoruba dans un but visiblement "pédagogique"¹⁸. Quant aux unions consensuelles, il les interprète encore en créant une fausse analogie avec la culture yoruba : la distinction entre la sanction sociale et la sanction légale du mariage, ce qui lui permet d'écrire : "Pour autant que les Noirs sont concernés, ces unions (consensuelles) sont des mariages" (1943, p. 399). Pour finir, Herskovits reproche à Frazier les "déficiences méthodologiques" d'une connaissance fondée sur les seules interviews à partir de questions référées à la situation nord-américaine et non

¹⁸. C'est cette démarche qui fonde entièrement son ouvrage *Myth of the Negro Past*.

africaine¹⁹. Ayant identifié un certains nombre d'africanismes, il conclue à l'existence, non d'une "démoralisation", mais d'une "syncrétisation culturelle" (p. 402).

3. *La réponse de Frazier*

En réponse à Herskovits, Frazier insiste, beaucoup plus que dans l'article initial, sur les effets de situation sociale ("matter of class"), rappelant, en outre, qu'il ne voit pas comment distinguer les Noirs des non-Noirs au Brésil et, donc, localise mal la population qui intéresse Herskovits, celle, "afro-bahianaise", qui "comprend ces choses" (Herskovits, 1943, p. 398). Revenant à la pratique des unions consensuelles, il considère que celle-ci renvoie aux conditions sociales et économiques, et touche aussi bien les Blancs que les Noirs des classes inférieures. Deux prémisses reviennent chez Frazier. D'une part, l'héritage africain n'existe que là où il est visible sur la couleur de la peau, c'est-à-dire chez les "Noirs", si possible "purs". D'autre part, cet héritage doit se manifester par des comportements forcément "normés". Par exemple, cinq épouses c'est la tradition, dit-il, mais des enfants partout c'est la désorganisation ! (Frazier, 1943, p. 403).

4. *La signification du débat*

On ne pourrait qu'hésiter entre un certain "réalisme" contextuel de Frazier - mais les "données" qu'il présente constituent de mauvaises preuves (trop partielles dans leur relevé et dans leur signification globale) - et la finesse des arguments de Herskovits - mais, dans son cas, l'empirie bien rendue est plutôt décontextualisée puisqu'elle ne fait que s'ancrer sur une connaissance africaniste.

Il convient plutôt de chercher à restituer la signification de ce débat. On voit deux significations principales. D'abord, il développe deux points

¹⁹. Herskovits oppose à cela une plus grande familiarité avec le "milieu" afro-brésilien, intellectuel et religieux, où il est très actif, c'est-à-dire qu'il oppose à Frazier, dans le cas présent, plus un statut d'ethnologue qu'une véritable ethnologie bahianaise.

de vue paradigmatiques au Brésil, où se combinent d'une manière jamais entièrement convaincante ni renouvelée, les dimensions sociales (statuts ou classes sociales ?), raciales ("race" ou "couleur" ?) et culturelles (régionale ou ethnique ?). Ces dimensions sont régulièrement mises en examen et en confrontation dans l'explication des faits sociaux, et notamment dans la recherche des déterminants des comportements familiaux.

Deuxièmement, également symptomatique des discussions contemporaines au Brésil, c'est un débat à la fois politique et "naturaliste". Politique parce que n'étant que la partie visible des "querelles et (des) idéologies souterraines qui peuvent se cacher derrière les théories" (Bastide, 1970, p. 140) : Herskovits représentait, pour les intellectuels noirs américains comme Frazier, "la forme contemporaine du préjugé blanc", celui de "l'illusion de l'assimilation" voire "de l'incapacité du Noir à penser comme un Occidental" (Bastide 1970, p. 139). D'autre part, puisque c'est un débat de caractérisation et d'identification, en outre mené entre deux chercheurs dont la science était également engagée, le risque de "naturaliser" les faits était fort. Avec une connotation tantôt culturaliste (Herskovits), tantôt racialisante (Frazier), chacun des deux réécrit savamment un point de vue social et raciste fortement ancré dans la société bahianaise, et selon lequel "les Noirs ne se marient pas, ils s'unissent".

Aujourd'hui apparemment dépassées à la faveur d'une analyse historique incorporant la prise en compte de la déstructuration sociale de la longue période esclavagiste et du poids des hiérarchies, statuts et modèles formés dans cette même société brésilienne ancienne (Bastide, Mattoso), les mêmes paradigmes resurgissent régulièrement, parfois presque à l'identique, opposant les interprétations sociales et anomiques et celles qui mettent en avant le point de vue des particularismes culturels.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ABREU FILHO, Ovidio de (1982), "Parentesco e identidade social", *Anuário antropológico*, 80, pp. 95-118.
- AGIER, Michel (1989), "Le sexe de la pauvreté - Hommes, femmes et familles dans une "avenida" à Salvador de Bahia", *Cahiers du Brésil Contemporain*, n° 8, Paris, pp. 81-112.
- AGIER, Michel (1992), "L'emprise urbaine - Famille, familialisme et modernité à Bahia (Brésil)", *Cahiers de Sciences Humaines*, vol. 28, n° 3, pp. 413-437.
- AZEVEDO, Thales de (1966), "Família, casamento e divórcio", in *Cultura e situação racial no Brasil*, Rio, Civilização brasileira, pp. 109-139.
- BASTIDE, Roger (1970), *Le prochain et le lointain*, Paris, Cujas.
- BOURDIEU, Pierre, CHAMBOREDON, Jean-Claude, PASSERON, Jean-Claude (1973), *Le métier de sociologue*, Paris, Mouton.
- FONSECA, Claudia (1984), "La violence et la rumeur : le code d'honneur dans un bidonville brésilien", *Les Temps Modernes*, 455, pp. 2193-2235.
- FRAZIER, E. Franklin (1942), "The Negro Family in Bahia, Brazil", *American Sociological Review*, vol. 7, n° 4, pp. 465-478.
- FRAZIER, E. Franklin (1943), "Rejoinder", *American Sociological Review*, vol. 8, pp. 402-404.
- FRAZIER, E. Franklin (1944), "A comparison of negro-white relations in Brazil and in the United States", *Transactions of the New York Academy of Sciences*, 6, pp. 251-269.
- HERSKOVITS, Melville (1943), "The Negro in Bahia, Brazil : a problem of method", *American Sociological Review*, vol. 8, pp. 394-402.
- HERSKOVITS, Melville (1966), *L'héritage du Noir - Mythe et réalité*, Paris, Présence Africaine.
- MATTOSO, Katia de Queiros (1988), *Família e Sociedade na Bahia do Século XIX*, So Paulo, Corrupio.

OLIVIER DE SARDAN, Jean-Pierre (1993), " La surinterprétation politique : les cultes de possession *hawka* du Niger ", in BAYART, J.-F. (ed.), *Religion et modernité politique en Afrique noire*, Paris, Karthala, 1993, pp. 163-213.

PASSERON, Jean-Claude (1991), *Le raisonnement sociologique. L'espace non-poppérien du raisonnement naturel*, Paris, Nathan (Essais et Recherches).

SILVA, Nelson do Valle (1988), " Os deserdados do milagre ", in HASENBALG, C. et SILVA, N. do Valle, *Estrutura social, mobilidade e raça*, So Paulo, Vértice.

NORRIS, William (1988), " Household Survival in the Face of Poverty in Salvador, Brazil : Towards an Integrated Model of Household Activities ", *Urban Anthropology*, vol. 17 (4), pp. 299-321.

les cahiers

n° 20 - 1993

**DU MÉNAGE À LA SOCIÉTÉ DOMESTIQUE
OBSERVER ET INTERPRÉTER**

Éditeurs scientifiques :

Michel AGIER

Marc LE PAPE

Auteurs :

M. AGIER R. CABANES

M.-E. GRUENAI

D. GUYOT M. LE PAPE

J. PAPAIL M. PILON

Comité éditorial : M. AGIER, R. CABANES, J. COPANS, C. de MIRAS,
V. DUPONT, P. LABAZÉE, B. LAUTIER, M. LE PAPE, A. MORICE, M. SELIM
Responsable de la publication : Robert CABANES

UR : Politiques, Savoirs, Innovations
Département SUD - ORSTOM
72, route d'Aulnay 93143 - BONDY Cedex - Tél. : 48 02 55 00